

Nous avons combattu les guerillas rouges

MÉCANIQUE POPULAIRE

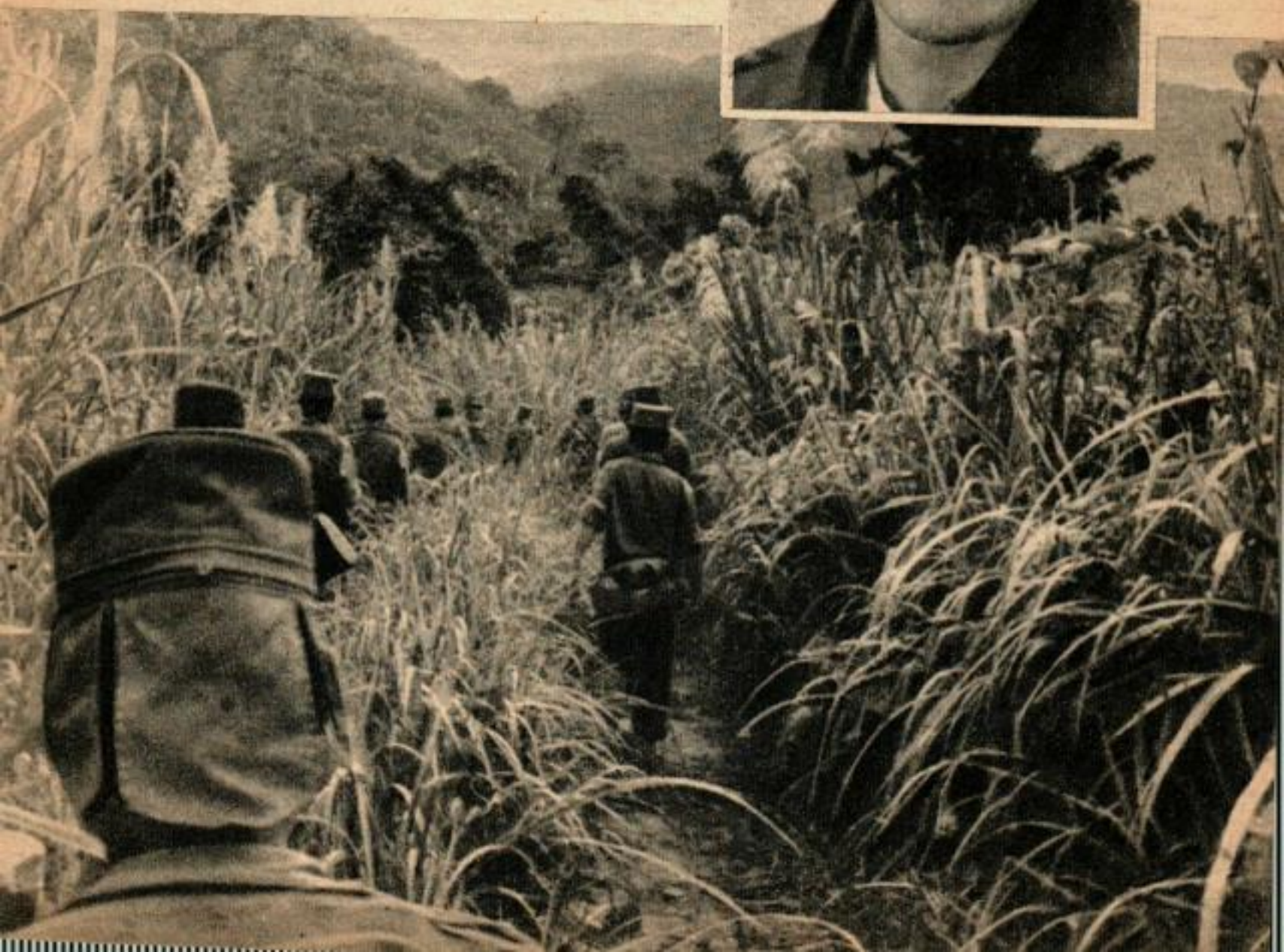
JUILLET 1962

MAGAZINE ÉCRIT POUR TOUS
VOL. 34 N° 1

Par le Sergent-Major Gregory MATTEO,
d'après son récit fait à Richard DUNLOP.

VOICI l'aspect qu'avait pour nous la guerre de guérillas du Vietnam, vue au bout de la ligne de mire d'un fusil de guerre M-1.

Il y a toujours la jungle, étouffant les vallées étroites et se répandant en une masse de végétation irrésistible sur les montagnes cahoteuses qui se rabattent contre les frontières du Laos et du Cambodge. A travers les jungles et à partir des têtes de voie ferrée du Vietnam Nord, les guérillas du Viet Cong s'infiltrèrent comme la pluie de la mousson à travers un toit de chaume.





Le sergent Matteo (à gauche), et un autre instructeur américain montrent aux Rangers vietnamiens comment confectionner un radeau avec un « poncho » de soldat américain disposé autour de fusils croisés ou de branches prélevées sur des arbres. Les radeaux sont très importants dans la jungle.

Ils attaquent les villages isolés, torturant et assassinant, pillant et brûlant et forçant les gens à les aider par la terreur. L'armée vietnamienne lutte contre eux à partir de ses garnisons. Les soldats combattent bravement et effectivement lorsqu'ils arrivent à s'engager aux prises avec l'ennemi mais ils n'arrivent que trop souvent plusieurs heures trop tard sur la scène du tout dernier méfait. Les guérillas ont disparu, emmenant avec eux la nourriture, l'habillement et souvent, à la pointe de leurs fusils, les plus robustes jeunes gens du village. Ceux-ci font de solides, bien que non consentantes, bêtes de somme et peuvent parfois être persuadés par la terreur de se joindre aux guérillas; ils sont aussi des otages qui garantissent un soutien du village, soutien cependant donné à contrecœur.

Habituellement, les hommes du Viet Cong ne s'éloignent pas des pistes parce que, contrairement à ce qu'ont écrit divers journalistes, ils ont peur de la jungle. Ils ont peur des pythons enroulés dans les arbres, des serpents venimeux qui rampent sous les pieds, des fourmis de feu et de leurs terribles piqures, et ils ont la terreur de se perdre. Ils ont particulièrement peur de la jungle pendant la nuit, à cause des nombreux tigres qui la parcourent.

Nous avons découvert que les soldats gouvernementaux étaient aussi effrayés de la jungle et des tigres. Lorsque notre force expéditionnaire spéciale a installé son camp de base dans une zone avancée et que nous

avons commencé à entraîner les « Rangers » du Vietnam sur le terrain, nous les avons conduits en des expéditions de guérilla à travers la jungle. Nous avons suivi la règle classique des guérillas, règle d'après laquelle vous pouvez avancer plus vite et sans vous faire repérer si vous ignorez les routes et les pistes et si vous « coupez » à travers la nature en vous guidant à la boussole. Tout d'abord, les robustes Rangers suivirent leur chemin à travers la jungle en nous donnant l'impression d'être très dépayés. Puis, graduellement, ils s'habituerent à ce genre d'opération, bien que nous ayons eu une refroidissante rencontre avec un python et que nous ayons échappé de justesse à la morsure de plusieurs serpents venimeux.

Certain jour, nous étions en train de patrouiller dans une zone de jungle en territoire Viet Cong lorsque les éclaireurs se mirent à hurler de douleur. Je me suis précipité vers l'avant. Comment pouvaient-ils oublier l'absolue nécessité du silence alors que nous étions en train de sonder une jungle infestée d'ennemis ? Soudainement, j'ai été victime de vingtaines de perçantes morsures brûlantes de venin. Moi aussi, je me suis mis à crier et à danser de douleur. Nous étions tombés sur un arbre plein de fourmilières de fourmis de feu et, si les Viet Congs étaient arrivés à ce moment, nous les aurions peut-être accueillis avec reconnaissance, à condition qu'ils nous tuent tout de suite et mettent fin à nos souffrances.



Ces officiers des Services Spéciaux démontrent l'utilisation d'un radeau fait de ponchos. Etant donné que peu de soldats vietnamiens savent nager, il leur faut apprendre comment monter ces radeaux pour traverser avec leur matériel les turbulents cours d'eau qu'ils rencontrent fréquemment sur leur passage.

Lorsque nous sommes passés aux opérations nocturnes dans la jungle, les Rangers ont conservé toute leur peur. Un homme oublie vite qu'il est en train d'espionner un camp ennemi lorsqu'il entend soudainement un tigre rugir dans l'obscurité.

Cependant, en tant que conseillers américains, nous nous rendions compte de l'avantage militaire qu'auraient les Rangers s'ils pouvaient se déplacer librement la nuit à travers la jungle, et c'est pourquoi nous avons insisté pour organiser des patrouilles nocturnes.

Nous avons soutenu que la menace des tigres était exagérée, même après que notre sous-officier aux armements eut vu d'étonnantes preuves de la puissance et de la férocité de ces gigantesques chats. Conduisant une Jeep sur une route de jungle, il ralentit derrière un paysan vietnamien qui rentrait de sa rizière à sa maison, poussant devant lui un lourd buffle d'eau. Au moment où le sergent manœuvrait pour dépasser, un énorme tigre sauta de la jungle, ses longues griffes écartées, et s'abattit sur le buffle en un coup si terrible que la bête tomba sur le sol avec une patte cassée. Tournant ses yeux sauvages vers le sergent, le tigre rugit, puis sauta hors de portée lorsqu'il le vit épauler son fusil pour tirer.

« Le tigre disparut comme actionné par des ressorts en acier », nous dit le sergent par la suite. « Le pauvre paysan courait pour sauver sa vie. Je l'ai rejoint et je lui ai dit

que, si le tigre revenait, je le tuerais avec mon fusil. Tandis que je parlais avec lui, un grand rugissement a retenti et le tigre a sauté de nouveau sur la route. Il a saisi le buffle dans sa gueule et, en trois incroyables saccades, il a entraîné la grosse bête qui se débattait hors de notre vue dans la jungle. Tout s'est passé si vite une fois de plus que je n'ai même pas eu le temps de placer un coup de feu. »

Cette démonstration de puissance, de vitesse et de camouflage nous a fait comprendre qu'aussi bien l'ennemi du Viet Cong que les soldats du Vietnam avaient raison de craindre les grands chats rayés. Mais nous avons quand même insisté pour continuer nos opérations de nuit. Tigres ou pas tigres, les Vietnamiens et nous-mêmes étions d'accord pour reconnaître que les maraudeurs rouges devaient être arrêtés.

Les féroces combats se poursuivaient depuis des années dans le Vietnam. C'est en avril 1960 qu'ils sont devenus pour moi une affaire personnelle. Je revenais juste d'une période d'entraînement à la survie dans l'Utah et j'arrivais au Centre de Conduite de la Guerre Spéciale à Fort Bragg, en Caroline du Nord, lorsque le lieutenant-colonel Bill Ewald me fit appeler.

« Nous avons une affaire urgente au Vietnam », me dit-il. « Nous allons y aller et j'aimerais que vous y veniez avec nous. »

Les hommes des Forces Spéciales sont entraînés pour l'action en quelque point du

monde où leur présence puisse être nécessaire. Ils sont doublement volontaires. Ils sont d'abord volontaires comme parachutistes. Puis, lorsqu'ils sont devenus des parachutistes qualifiés, ils sont volontaires pour l'entraînement intensif des forces spéciales, et ils ont ensuite le privilège de porter le béret vert des hommes prêts à combattre pour la liberté en territoire tenu par l'ennemi.

« O.K., Sir », ai-je répondu. « Cela me va parfaitement. »

Le Colonel Ewald a souri avec des yeux approuvateurs, parce que j'avais déjà servi sous son commandement.

Une équipe de base des forces spéciales est composée de dix hommes et de deux officiers. Elle comprend deux infirmiers capables d'effectuer de petites opérations chirurgicales, et deux spécialistes dans chacune des branches suivantes : armements légers, armements lourds, transmissions et démolitions. Mais chaque homme subit aussi un entraînement « transversal » qui lui permet, non seulement d'accomplir sa mission avec efficacité, mais aussi de remplacer éventuellement n'importe lequel de ses camarades. Dans notre équipe, j'étais l'infirmier, mais j'étais capable de réparer des armes ennemies capturées et de tirer avec celles-ci, de faire sauter un pont ou d'émettre un message radiophonique. Et les autres hommes savaient comment utiliser ma trousse médicale.

Chaque détachement spécial doit aussi savoir comment organiser, entraîner et commander une force de guérillas qui peut être cent fois plus importante que le détachement lui-même. Dans les forces spéciales, nous sommes entraînés non seulement dans toutes les spécialités, mais encore dans des matières allant depuis l'attaque sous-marine et le combat de la main à la main jusqu'aux langues et aux coutumes des régions dans lesquelles nous sommes destinés à opérer. Nous subissons un entraînement réaliste à travers le monde, en préparation du jour où il nous faudra nous infiltrer au milieu de l'ennemi ou de celui où nous serons parachutés derrière ses lignes.

En réalité, aucune des trois équipes qui s'embarquèrent à destination de l'Asie du Sud-Ouest dans l'avion des Transports Militaires Aériens des U.S.A. n'était organisée exactement comme elle aurait dû l'être d'après le règlement, parce que nous avions une mission inhabituelle à accomplir. Mon équipe personnelle, commandée par le Major Ray Call, comprenait quatre officiers et cinq sous-officiers. C'est lorsque nous sommes arrivés que nous avons appris quelle devait être notre mission.

Une amère leçon

Les envahisseurs rouges terrorisaient la campagne jusqu'aux faubourgs de Saïgon même. L'armée vietnamienne, entraînée à la guerre traditionnelle, avait découvert une amère maxime de la conduite des opérations anti-guérillas... qu'il fallait 15 soldats normaux pour pourchasser et éliminer un seul



Un Ranger vietnamien pratique les tactiques de la guerre de guérillas qui lui ont été enseignées par les soldats des Forces Spéciales des U.S.A.

guérillero. Les pertes de l'armée montaient à 2.000 par mois tandis que le gouvernement essayait d'éliminer quelque 25.000 hommes du Viet Cong. Le Président Ngo Dinh Diem avait demandé de toute urgence l'aide américaine pour entraîner une force agressive de « Rangers » vietnamiens qui pourraient rendre aux Rouges la monnaie de leur pièce dans la guerre de guérillas qu'ils avaient entreprise. Et nous avons appris que ceci était précisément notre tâche.

Chaque équipe installa son camp de base dans une zone avancée où nos forces pourraient, tout en s'entraînant, protéger d'appréciables étendues de territoire. Le capitaine Jamie Hendrix, deuxième en commandement de notre groupe, fit passer un essai d'aptitude à 76 Rangers vietnamiens. Aucun ne réussit. Pour lutter victorieusement contre les Viet Cong, les Rangers devraient mieux marcher qu'eux. Nous avons donc fait passer les soldats par toute une série d'exercices physiques, de marches forcées et de patrouilles de jungle, afin de les endurcir. Nous leur avons fait faire de grandes marches en campagne à travers la jungle. Et nous les avons fait courir pendant des kilomètres et des kilomètres pour leur fortifier les poumons. Des leçons de gymnastique et de natation développèrent aussi leurs bras et leurs épaules.

Chaque matin, nous commençons l'entraînement à 4 h. 30, et nous continuons jusqu'à 11 heures du soir, travaillant même pendant la sieste vietnamienne traditionnelle, qui dure de midi jusqu'à deux heures au moins. Lorsque les hommes se plaignaient,



Une patrouille de Rangers part sur une piste de jungle dans les montagnes surplombant une riche vallée couverte de rizières. Le riz du Vietnam est la richesse pour laquelle se battent les communistes, et celle que les Vietnamiens essaient de protéger.

nous leur expliquions sans ménagements : « Les Viet Congs ne font pas la sieste, nous ne pouvons pas la faire non plus. »

Deux semaines seulement après le premier examen des Rangers par le capitaine Hendrix, celui-ci en fit passer un deuxième. Ceux qui étaient encore là le passèrent avec succès.

Nous étions très fiers de la course d'obstacles que nous avions organisée. Les hommes grimpaient à une corde de 9 mètres, se tiraient de la main à la main sur des cordes tendues parallèlement au-dessus du sol, et tombaient à la renverse sur le sol, roulant au moment de l'impact pour éviter de se contusionner. Ils rampaient sous des fils de fer barbelés tandis que des balles sifflaient au-dessus de leur dos. Ils sautaient par-dessus un fossé plein d'essence enflammée, bondissaient contre un mur de pierre plus haut que leur tête et basculaient d'eux-mêmes par-dessus celui-ci. Se balançant au-dessus d'une fosse boueuse, suspendus à une corde, ils atteignaient une tranchée en zigzag dans laquelle ils couraient sous le sifflement des balles, grimpaient à une haute plate-forme, marchaient sur d'étroites planches jusqu'à une autre plate-forme et terminaient le parcours en se jetant d'eux-mêmes contre des fils de fer barbelés, se protégeant la poitrine avec leurs fusils afin que les hommes qui

les suivaient puissent leur grimper sur le dos et franchir rapidement l'obstacle.

Les Vietnamiens furent surpris lorsqu'ils constatèrent que nous autres, Américains, supposés aimer le luxe, mangions la même nourriture qu'eux, dormions sur des ponchos étendus sur le sol comme ils le faisaient, creusions nos latrines nous-mêmes, nous déplaçons habituellement en marchant ou, si nous roulions, roulions simplement dans des Jeeps. La propagande rouge ne les avait pas préparés à voir les rudes et indépendants compagnons que nous étions. Tous les doutes qui pouvaient leur rester sur les Américains disparurent lorsque certain jour deux de nos officiers conduisirent une Jeep sur une plage de quelque huit kilomètres de longueur proche de notre camp. L'un d'eux attacha une corde de rappel au pare-chocs arrière de la Jeep et sortit de cette dernière une paire de skis nautiques, une chose pratiquement inconnue dans cette région du Vietnam. Pénétrant dans l'eau avec la corde dans la main, il chaussa les skis. A son signal, l'autre officier démarra avec la Jeep, roulant ensuite le long de la plage. A la stupéfaction des Vietnamiens, l'Américain qui était dans l'eau s'éleva sur ses deux minces planches et se mit à filer le long du rivage, parmi les rochers de basalte noir. La nouvelle de l'ex-



Le lieutenant-colonel Billy Ewald, l'officier en commandement du sergent Matteo, essuya les coups de feu d'un franc-tireur rouge peu après que cette photo eut été prise.

plait de l'Américain se répandit rapidement de village en village, et les « anciens » des villages conclurent sagement que les hommes des Forces Spéciales étaient plus que de taille à affronter les Rouges.

Quelques jours plus tard, nous sommes allés en reconnaissance sur une île se trouvant au large du rivage. Alors que nous revenions dans des bateaux à moteur non pontés, le Major Call cligna de l'œil à l'intention du Colonel Ewald, tendit son portefeuille au Ranger vietnamien qui était à la barre, et plongea dans l'eau tout habillé. Les Vietnamiens s'arrêtèrent pour le repêcher.

« Dépêchez-vous de monter avant que les requins vous attaquent », crièrent-ils.

« Je nagerai jusqu'au rivage », dit le major, ignorant leurs craintes.

« Comment est l'eau ? » demanda le colonel.

Tendant son portefeuille à l'homme de barre, il plongea lui aussi par-dessus bord avec l'empressement d'un jeune garçon plongeant dans une mare de campagne. Lorsque les Vietnamiens se racontèrent comment ces deux officiers américains ignoraient le danger et nageaient jusqu'au rivage, simplement pour le plaisir, nous avons remarqué un net changement dans l'attitude des soldats et des villageois.

Nous savions que les Viet Cong effectuaient régulièrement des marches de près de 65 kilomètres pour attaquer à l'improviste un poste non préparé à les recevoir. Et nous

avons entraîné les Rangers à marcher sur plus de 95 kilomètres en une seule étape.

« Lorsque vous serez sur leur piste, ils ne pourront plus courir plus vite que vous », avons-nous fait remarquer sévèrement.

Nous avons appris aux Rangers à travailler avec les hélicoptères, qui pouvaient déposer des unités derrière l'ennemi en fuite pour établir des embuscades sur sa route de dégagement. Et, tout en endurcissant les hommes, nous améliorions leur connaissance de la guerre de guérilla en leur faisant patrouiller les régions dans lesquelles le Viet Cong était actif.

Nous avons établi des barrages routiers sur les pistes fréquentées par l'ennemi. Mais les Rangers ne montraient toujours pas l'esprit « risque-tout » qui fait les bons combattants de guérilla.

« Il faut que nous rendions ces compagnons plus agressifs », dit un jour le Major Call.

Nous avons creusé une fosse de 7,50 m de diamètre et de 1,85 m de profondeur et nous y avons envoyé un peloton. Puis nous avons dit à un deuxième peloton d'en faire sortir le premier. Ce fut le combat le plus faux et le plus « truqué » que j'avais jamais vu depuis que j'avais cessé d'assister aux matches professionnels de lutte.

« Hé, dites-leur, les gars », cria le major Call. « Le peloton qui fera sortir l'autre pourra aller à la plage et nager. L'autre

(suite page 109.)

Nous avons combattu les guérillas rouges

(suite de la page 22)

devra repasser encore une fois par le parcours d'obstacles. »

Les deux pelotons se lancèrent l'un sur l'autre comme si leur vie même dépendait du résultat, ce qui était vrai à certain point de vue, car aucune force militaire ne peut gagner une vraie bataille si elle n'a pas un esprit agressif.

En poussant nos patrouilles toujours plus loin en territoire Viet Cong, nous libérions de plus en plus de villages de la crainte de l'attaque des Rouges. Maintenant, chaque fois que les Rangers arrivaient dans une ville, la population jadis méfiante leur faisait bon accueil. De jeunes garçons admiratifs nous suivaient, faisant des signes et nous appelant pour attirer notre attention, puis nous faisant alors des saluts militaires. Lorsqu'une Jeep dans laquelle roulaient deux Américains cassa une barre d'accouplement près de la frontière du Cambodge, les deux hommes continuèrent la piste à pied jusqu'à ce qu'ils arrivent à un village.

Les villageois dirent aux soldats qu'un autobus venait aussi loin que le village et qu'il pourrait les mener jusqu'à la ville la plus proche, où ils pourraient trouver une pièce de rechange pour leur Jeep. Les hommes s'assirent devant une boutique et attendirent. Apprenant que le boutiquier vendait des boissons gazeuses glacées, ils en burent l'un et l'autre une bouteille avec avidité avant de se rendre compte de la présence d'un cercle de gamins qui les observaient. Ces jeunes Vietnamiens sont les plus charmants des enfants, et les Américains dépensèrent toutes les piastres qu'ils avaient pour leur acheter des « sodas ».

Juste comme ils finissaient, ils virent arriver l'autobus le plus décrépit qu'ils aient jamais vu. Grimpant dans celui-ci, ils s'assirent sur des stères de bois qui étaient empilés à l'intérieur.

« De l'argent ? Il vous faut payer pour le transport », dit le conducteur de l'autobus. « Donnez-moi de l'argent ».

Les Américains expliquèrent dans leur mauvais vietnamien qu'ils n'avaient plus d'argent de reste. Avec un large sourire, l'un des gamins alla jusqu'à une chaumière et en revint avec les pièces de monnaie nécessaires pour payer le passage de ses nouveaux amis. Tout le village souhaita bon voyage aux Américains lorsque l'autobus s'éloigna sur la route dans un grand bruit de ferraille.

Ce sont des choses telles que celles-ci qui ont beaucoup contribué à améliorer nos relations, aussi bien avec les soldats qu'avec les civils. Les Vietnamiens avaient lu ou entendu une vaste propagande rouge au sujet des mauvais Américains, et ils avaient aussi vu quelques spécimens de cette lamentable espèce.

Si vous lisez ce que disent les journaux sur les combats au Vietnam, vous en retirez l'impression que les Viet Congs sont de brillants maîtres de l'art de l'embuscade. Aucun de nous n'a jamais vu une seule embuscade rouge bien exécutée. Mais même une embuscade organisée par des amateurs peut provoquer le massacre de vingtaines d'hommes si un détachement est assez maladroit pour s'y faire prendre. Les soldats ont à apprendre que les Viet Congs peuvent s'embusquer

même dans les rizières. Ils creusent des terriers dans le sol et s'y dissimulent, rassemblant le chaume au-dessus de leur tête. Lorsque les soldats ont passé, ils surgissent et commencent à tirer. Mais tout ceci n'est que du travail de deuxième ordre en comparaison des tactiques similairement employées par les Japonais dans la deuxième guerre mondiale ou par les Chinois rouges dans la guerre de Corée.

Nous avons appris aux Rangers à se méfier des embuscades. Lorsqu'ils voyageaient dans des camions, ils ne se tenaient jamais près de la porte de derrière. Ainsi (dans le cas où ils se faisaient surprendre), ils pouvaient sortir rapidement du camion par l'arrière.

« Si l'ennemi tire d'un côté », leur avons-nous dit, « mettez le camion entre le feu et vous-mêmes. Ne vous précipitez pas sans précaution dans les couverts, parce qu'il y a de grandes chances pour que des pieux en bambou empoisonnés vous y attendent. La chose principale est de retourner le feu instantanément, visant même dans la direction des éclairs du tir ou dans celle du bruit des détonations, afin de bouleverser le pointage de l'ennemi. Vous perdrez fatalement des hommes dans une embuscade. Ripostez violemment et peu de forces de guérillas pourront « tenir ». Elles n'ont simplement pas la puissance nécessaire pour « s'accrocher » au terrain ».

Des armes inhabituelles

Nous avons appris aux Rangers à confectionner des charges façonnées (charges creuses) et à miner les pistes, ainsi qu'à utiliser de manière inhabituelle les petits armements habituels. Nous avons eu du mal à les convaincre que le tir « instinctif » tel qu'il fut pratiqué par les guérillas de l'Office of Strategic Services dans la deuxième guerre mondiale permettait de tirer avec précision à partir de la taille, sans perdre le temps nécessaire à la visée. Les Rangers apprirent le « truc » consistant à relever leur fusil en pliant leurs genoux vers l'avant, un mouvement qui empêche le tireur de tirer trop en hauteur. Nous avons aussi insisté sur la précision du tir. Certain jour, trois des officiers



fenix PISTOLET ÉLECTRIQUE RAPIDE, ÉCONOMIQUE

Pulvérise toutes sortes de peintures et huiles, pétroles, désinfectants, cires liquides, tous liquides

110 V. 87,50 NF 220 V. suppl. 17,50 NF

Remise 10 % aux lecteurs de MÉCANIQUE POPULAIRE

NOTICE N° 16 sur demande

ÉTS. G DUBOIS, 129, av. Gabriel-Péri, ST-OUEN (Seine) - CLI. 15-73 - C.C.P. 2033-12

américains entamèrent ce qui sembla être une violente discussion aux yeux des Vietnamiens.

« Je vais vous faire voir ce que c'est que de tirer », cria l'un d'eux.

Les trois officiers installèrent des cibles en bambou apparemment impossibles à atteindre, et se livrèrent à un petit concours de tir l'un contre l'autre pour déterminer quel était le meilleur tireur des trois; pendant ce temps, les Vietnamiens, qui adorent jouer, faisaient des paris sur leur favori. Dans la meilleure tradition du Far West américain, la compétition se termina en tirant de la taille sur des objets jetés en l'air. Et ceci fit prendre la précision du tir très au sérieux par les Vietnamiens.

Des gens me demandent souvent ce dont je me rappelle le mieux au sujet du Vietnam. Ce n'est pas la jungle, ni l'état d'alerte constant contre les embuscades, ni l'entraînement que nous avons donné aux Rangers pour leur apprendre à protéger leurs concitoyens contre les Rouges. Après tout, je suis un infirmier, et ce dont je me souviens le mieux est... ce qui s'est passé certain jour dans un village vietnamien. J'avais à remettre en état la jambe d'un homme, improprement amputée par ce qu'il appelait un « docteur chinois ». La jambe était très infectée et l'os dépassait d'au moins 25 mm à travers le moignon. Au moment où j'en eus terminé, tous les villageois s'étaient rassemblés autour de nous, surveillant impassiblement mon bistouri.

Un blessé devient un symbole

Puis un fermier tout ridé et son épouse amenèrent un petit garçon et le déposèrent à mes pieds. Un buffle d'eau lui avait profondément perforé les fesses d'un coup de corne. A mon point de vue, ce garçonnet torturé par la douleur semblait un symbole vivant de son pays torturé. J'ai appliqué un antiseptique, puis je lui ai parlé d'un ton consolant. Puis j'ai enfoncé une aiguille et j'ai anesthésié une petite zone proche de la blessure. Lorsque l'anesthésique a commencé à agir, j'ai enfoncé l'aiguille plus profondément et anesthésié un peu plus de chair. J'ai continué ainsi jusqu'à ce que j'aie anesthésié une quinzaine de centimètres de surface. Ensuite, j'ai taillé la chair morte et lacérée tandis que notre homme des démolitions, le sergent Murphy, lequel avait suivi un cours d'infirmier, appliquait des pinces hémostatiques pour arrêter le saignement.

La mère criait avec chaque mouvement de mon bistouri, mais le vaillant enfant ne faisait que trembler. Lorsque j'ai eu nettoyé la blessure, il restait une incision large de 5 centimètres et longue de 15. J'ai suturé les bords et j'ai fait au jeune garçon une injection de pénicilline. Je n'oublierai jamais le visage de la mère lorsqu'elle a repris son enfant. Dans les quelques heures qui ont suivi, j'ai traité plusieurs dizaines de villageois vietnamiens souffrant de diverses blessures et maladies, jusqu'à ce qu'il ne me reste plus de médicaments. Quatre jours plus tard, je suis retourné au village pour voir comment se portait mon premier patient, et

RADIO HI FI d'ALLEMAGNE

Tous les postes de radio Transistors, quels qu'ils soient, quel que soit leur état et qui ne peuvent pas recevoir la modulation de fréquence seront repris pour 200 NF par la firme **DIAMOND** en échange du modèle Haute Fidélité à modulation de fréquence qui vient d'arriver en France.

Prix de vente **560 NF**

Exposition et démonstration :

SON & TECHNIQUE

48, Rue Lafayette, PARIS-9^e - PRO. 05-95

Tous appareils Radio - Magnétophones

plus de FOSSE SEPTIQUE

**ENGORGÉE
ni de
mauvaises
odeurs**

EMPLOYEZ

Eparcyl

**activateur de bactéries
résultat garanti.**

Si votre droguiste est démuné,
écrivez à EPARCO B. P. 90
Aix-en-Provence Service 74



j'ai constaté qu'il était en bonne voie de guérison.

Je suis convaincu que cette contrée se rétablira tout aussi bien de l'attaque communiste. Ses soldats ont du courage et leur ardeur au combat s'accroît de jour en jour. Ils ont absorbé rapidement l'entraînement que leur ont donné les Forces Spéciales. Avec une foi renouvelée en leurs dirigeants, avec la foi en leurs armes et la foi en eux-mêmes, les Vietnamiens repousseront la marée de la conquête rouge.
